

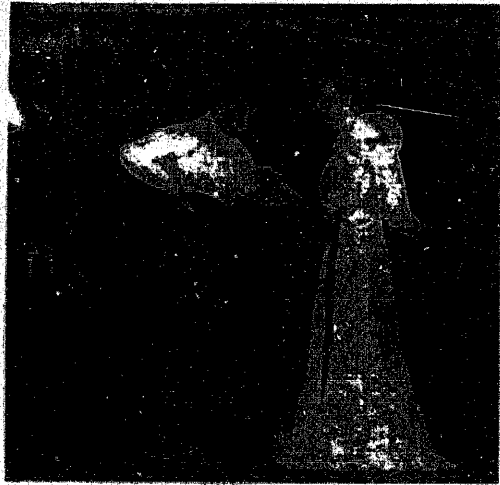
LES CAVES DU VA' à la Comédie-Française

PAR JACQUES LEMARCHAND

A Côté du Vertueux, nous exalant de leur humour, et de leur insolence, nous amusant de leur profondeur, saluant au passage l'acte gratuit, nous émerveillant de ce style inimitable ou le grand et le petit nous montrant leur noble ménage, nous ne nous doutions pas du tout qu'un jour le rideau de la Comédie-Française se lèverait sur une farce très de cette sorte... Je crois même que cette idée nous aurait beaucoup choqués. Nous étions prudes et un peu secrets, et jaloux de nos plaisirs, et nous n'aimions pas que les « crustacés » lisent les mêmes livres que les « subtils ». Ce n'était pas du tout par snobisme, par affection, d'isolement, c'était, je crois bien, par pudeur, par la crainte où nous étions d'entendre rire à contretemps, d'entendre blâmer ou louer à l'excès un livre très simple, très amusant, libérateur autant que tous les livres que nous connaissions de Gide et qui nous paraissait d'une forme si parfaite et achevée que les commentaires qu'il pouvait susciter nous assommatent par avance. C'est vers cette époque que Gide écrivait dans son *Journal* (et nous ne le savions pas mais nous nous en doutions bien) : « Je laisse mes livres choisir patiemment leurs lecteurs. »

Et voici que *Les Caves du Vatican*, par la volonté même de Gide, deviennent une farce, une farce en trois actes et dix-neuf tableaux, à laquelle la Comédie-Française tout entière accorde ses soins les plus sages, les plus minutieux, les plus ingénieux, les plus techniques et les plus avancés. Vous imaginez aisément la levée de bouilliers qui se serait opérée si quelque « adapteur » s'était mis à écrire au théâtre une œuvre de Gide qui n'était pas le moins du monde conçue pour le théâtre : nous aurions entendu de nouveau la noble et légitime clameur d'indignation qui saluait régulièrement le transfert de la librairie à la scène de *Madame Bovary*, des *Maîtres de Harcourt* et des *Époux de Marthe*. J'aurais mêlé ma voix à ce concert et avec beaucoup de conviction. Mais nous voilà, sur ce point, réduits au silence : André Gide, exigeant un droit que nul ne peut lui contester, a porté au théâtre une œuvre romanesque d'André Gide, la plus simple et la plus honnête qui donc d'oublier complètement la « sottise » qui a fait, et fera encore, nos délices, et de regarder la « farce » d'André Gide avec des yeux aussi naïfs que vont le faire les habitués de la Comédie-Française.

Le mot « sottise » appartient à la langue du théâtre, et je ne vois pas très clairement quelles raisons ont pu convaincre André Gide de l'employer pour désigner une œuvre romanesque, et d'y renoncer lorsqu'il porte à la scène cette œuvre romanesque. Le mot « farce » appartient aussi à la langue du théâtre, mais évoque, pour le spectateur, l'idée d'une action dramatique vive, burlesque — ce qui ne correspond pas le moins du monde à ce qu'est la nouvelle pièce d'André Gide. C'est une pièce fort longue, raisonneuse, et où le comique — excellent lorsqu'il jaillit — jaillit rarement. Et je veux bien faire l'effort d'oublier complètement l'œuvre romanesque de laquelle André Gide a tiré sa pièce, et voir dans *Les Caves du Vatican* que présente la Comédie-Française une œuvre entièrement nouvelle d'André Gide, mais je me demande alors ce qu'y peut entendre le spectateur qui n'a pas à faire cet effort. Car on va en exiger bien d'autres de lui, tout en le plongeant dans la continuelle distraction due à l'excellence de la méditation, au charme de décors sou-



Roland Alexandre dans l'existence à Lafcadio, Geneviève est incarnée par Renée Faure. (Photo Figaro Littéraire)

vent ravissant, et à un appel sans cesse renouvelé à son imagination.

Le thème des *Caves du Vatican* — je ne veux parler que de la pièce que nous allons être nombreux à voir — est une escroquerie, et assez drôle, conduite par un plaisant Scapin au détriment de bourgeois crédules et gogos. Ce Scapin, qui s'appelle Protos et s'appelle M. Jean Meyer prête tout engagement, et sa parfaite diction, fait entendre, sans aucune peine, à des bourgeois de Saint-Prix, des Amédée et des Julius de Baragnon, que notre Saint Père le Pape a été séduit par « la Loge », est prisonnier et ne peut être délivré que contre beaucoup d'argent. Cette dernière, qui faisait sourire dans la sottie et que l'on admettait sans penser à la discuter... Mais j'oublie que je dois oublier la sottie.

Ce Protos a pour ami, ou pour disciple, le jeune et délicieux Lafcadio, si rêveur, si inoccupé, si éloigné de tout engagement, que, en son arrivée, presque tout seul, à concevoir la notion de « l'acte gratuit » — et, transposant dans le réel ses rêveries d'écolier, d'étrenneur, pour rien, croit-il, un inoffensif et imbécile vieillard, jetant hors du compartiment de première classe qu'il occupe dans le Rome-Milan une carcasse dérisoire et déjà endommagée. Mais là, il est impossible d'oublier la sottie. Et cela est si vrai que M. André Gide, auteur de la farce, demande à un haut-parleur de bien vouloir réciter quelques pages de la sottie de M. André Gide, cependant que l'acteur de la farce ne dit rien. L'ennui, le seul ennui, c'est qu'un haut-parleur, pour perfectionné qu'il soit, n'est pas toujours audible ; il est naturellement sujet à ces incidents mécaniques auxquels toute mécanique est exposée. J'aurais mieux aimé, tout seul, et puis retiré, à mon gré, ces mêmes pages que « distillait » un très bon phonographe. C'est peut-être là, après tout, que réside la différence entre la sottie et la farce. En ce cas, elle est très grande ; j'ai décidément plus de goût pour la sottie. La sottie choisissait patiemment ses lecteurs ; la farce recrute des auditeurs. La sottie permettait au lecteur de rêver, et de construire et reconstruire à son gré l'univers agréablement absurde où la logique et l'ironie de Gide s'évanouissaient, ou il le suivait de son plein gré, l'abandonnant et le rattrapant, en compagnon de bonne humeur. La farce, en trois actes et dix-neuf tableaux, exige du spectateur une discipline un peu forcée, à laquelle, mais le lecteur de Gide n'a été entraîné.

apaise un peu forcenée, à laquelle jamais le lecteur de Gide n'a été entraîné.

Ceci dit, et qui ressemble fort à des réserves sur la nécessité qu'il peut y avoir à transformer en œuvre dramatique ce qui est une belle et curieuse œuvre de poète et de romancier, on ne peut qu'admirer l'intelligence et l'ingéniosité avec lesquelles M. Jean Meyer, metteur en scène, M. Jean-Denis Malclès, décorateur, ont su conserver autant qu'ils le pouvaient le charme qui est propre aux *Caves du Vatican*. C'est d'une transposition qu'il s'agit, d'une transposition infiniment difficile ; ils se sont amusés l'un et l'autre de ces difficultés, en ont fait d'excellents prétextes à la démonstration de leur virtuosité, de l'excellence de leurs techniques. Il y a naturellement un peu de tout dans les décors de M. Malclès — du plaisant au sévère ; je veux dire du facile, qui amuse le public, au rare, riche en trouvailles de couleurs et de formes — je pense à cette chambre romaine où le pauvre

Fleurissoire commet le péché, et qui est sans doute le plus joli décor de la pièce, et aussi à ce compartiment de première classe où Lafcadio commet son crime, et qui est le décor le plus attendu, le plus applaudi, tout en n'étant que ce qu'il peut être.

Je suis toujours content de m'apercevoir qu'il y a à la Comédie-Française des machinistes aussi habiles et précis que ceux qui font l'orgueil du Châtelet. Les changements de décor

Dec. 1950